

ABONNEMENT, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois..... 3 fr.
Trois Mois..... 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois..... 2 fr.

LE PÈRE PEINARD

Réflex

HEBDOMADAIRES

d'un GNIAFF

LA FÊTE AUX PROPRIOS : CRAPULERIES ET CRIMES DE VAUTOURS

Chabanais à l'Aquarium

ANNIVERSAIRE DE L'EXECUTION DE WATRIN



LE TERME

Mille tonnerres, le mois de janvier va presque finir, et j'ai pas encore trouvé un bout de papier pour jaspiner contre ces maudits proprios.

Pourtant il y a pas d'époque où les mistouffles qu'ils font endurer au pauvre monde soient plus sensibles qu'en janvier.

L'hiver, nom de dieu, y a tellement de dépenses, de trous à boucher, que la paye vous glisse dans les pattes d'une sacrée façon.

Y a pas mèche de joindre les bouts!

On a beau rogner par ci, rogner par là, ah ouat! C'est comme si on chantait.

Aussi, quand le 8 janvier s'amène, ils sont bougrement rares les bidards qui ont pu empiler assez de grosses pièces de cent sous, pour boucher la gueule au probloc.

Ce que je dégoise est tellement véridique que dans le quartier de la Gare, le quart d'œil du treizième arrondissement a, depuis le dix du mois, procédé pour le moins à vingt-trois expulsions de familles de prolos qui n'avaient pu cracher le terme au vautoir.

Ces vingt-trois familles font un total de cinquante-neuf personnes.

Cinquante-neuf pauvres bougres foutus à la rue, rien que dans un quartier!

Et le quartier de la Gare n'est pas

le plus purotin de Paris! Quèque ça doit être dans les autres, nom de dieu?

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que des familles entières se laissent ainsi foutre à la rue sans se rebiffer!

Ça vient de la mistouffe, nom de dieu! Quand on a le ventre vide, qu'on a toute la carcasse gelée, on n'a guère d'ardeur pour sauter à la gargamelle d'un proprio.

C'est pas bibi qui a jamais coupé dans ce boniment de richarde soule que « la misère fait les révolutions. » La misère fait des avachis, et ne fait que ça, mille charognes!

Il arrive un moment où, si déchard qu'on soit, on a peur de changer, on craint d'être plus mal! C'est de la loufoquerie, si vous voulez, — mais c'est la misère qui est en cause.

Autre chose, les pauvres familles qui sont dans la débaine ignorent la plupart du temps qu'il y a des bougres à poil qui ne demanderaient pas mieux que de les déménager à la cloche.

S'ils savaient, bien sûr que plus d'un aurait recours aux copains.

Mais voilà le hic, ils ne savent pas! Ils se croient tout à fait isolés. Comme ils sont dans la mouise, l'épicier, le charbougna, les reluquent de travers, et les malheureux se figurent qu'il y a pas mèche de dégouter des bons bougres qui leur rendraient service, rien que pour le plaisir d'emmerder un proprio.

Alors qu'arrive-t-il?

Il arrive ce qui est arrivé dans le quartier de l'Arsenal.

Le quart d'œil de l'endroit était en campagne pour des expulsions : une série à la noire, nom de dieu!

Voilà que la bande radine rue Beautreillis; il s'agissait de foutre à la rue une pauvre vieille de 70 ans. On cogne à la lourde, et comme personne ne répondait, on ouvre de force. La malheureuse ne voulant pas se trouver sans pièle avait acheté quelques poignées de charbon de bois et s'était tuée.

Elle devait un terme!

Et c'est pour un terme que son maudit proprio l'a assassinée!



Horrible, les camaros! Eh bien, je vas vous conter plus horrible encore :

Rue Louis-Blanc, au Pré-Saint-Gervais, tout près des fortifs, un sale grigou est proprio de cahutes moitié torchis, moitié planches. C'est des chiffonniers qui perchent là-dedans.

Le proprio est un beau mufle. Le populo voulant lui foutre un sobriquet de circonstance l'a surnommé *Caporal*. Sans s'en douter, c'est un rude coup de pied dans le cul foutu à l'armée, que ce surnom collé comme un glabiot à la gueule d'une crapule.

Or donc, le *Caporal* loue ses cahutes. Parmi ses locatos, il avait une vieille chiffonnière de 76 ans, la mère Libert. Oh! elle n'avait pas lourd de terme : trente sous par semaine.

N'importe, si peu que ça fût, la pauvre vieille avait bougrement de la peine à joindre les bouts : les affaires allaient mal!

Tellement mal, nom de dieu, qu'au 8 janvier, la mère Libert devait trois termes au *Caporal*. Vous gourrez pas les camaros, ce que le *Caporal* appelle des termes, c'est les semaines : ça faisait donc trois semaines!

Après plusieurs engueulades, voyant que la pauvre vieille ne décanillait

pas, et ne voulant pas dépenser un radis pour la faire expulser, l'affreux vautour eût une idée de bandit.

Il enleva d'abord la toiture de la cahute et éparpilla les tuiles et les planches. Ensuite il démontra la porte et les fenêtres et emporta le tout sur une charrette à bras.

Y a qu'un proprio pour avoir de ces idées là, nom de dieu!

La pauvre vieille resta. Ou serait-elle allée? Dans la rue... autant valait rester entre les quatre murs.

Pas besoin de jaspiner aux camaros, les mistouffes qu'endura la bonne femme : ils les devinèrent! Quatre matins elle s'éveilla, aux trois quarts gelée, plus abritée par la neige qui avait tombé que par sa couverture trouée.

Le cinquième matin, elle s'éveilla les pieds et les mains gelées, crachant le sang à pleine bouche, ne pouvant presque plus bouger.

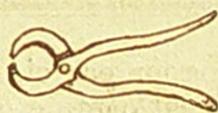
Ne voulant pas mourir toute seule, elle se trimballa chez d'autres chiffonniers, les Mathieu, une riche famille, nom de dieu, qui la dorlotèrent, la couchèrent au chaud. Ah ouat, tout ça fut inutile! Le soir même elle tournait de l'œil.

Justement le *Caporal* rapliquait et s'adressant à des voisins qui ignoraient son crime : « Ah, ah, elle est partie, la vieille carcasse! Dépenser 72 francs d'expulsion pour elle, ça serait trop bête! La voilà, à moi, mon expulsion. »

Quand le populo du Pré St-Gervais sut de quoi il retournait, la rage l'empoigna, nom de dieu!

De partout c'est des malédictions contre le *Caporal*.

Quoique ça le *Caporal* vit encore!



VENTE A CREDO

« Mon vieux Peinard, que me fait l'autre jour un copain de l'aiguille, je viens de faire marcher de chique façon un sale exploiteur qui m'avait embauché.

— Conte-moi ça, fiston?

— Voici, c'est une boîte où on fait l'abonnement, au *Paris-Crédit*, boulevard Sébastopol. Je suis embauché comme pompier; pas besoin d'ajouter que je fais mon prix : 7 balles par jour, ça a été dur à avoir, j'y suis tout de même arrivé.

Ça a marché ainsi, jusqu'au jour où l'ancien ouvrier est venu pleurer, s'offrant pour cent sous. Tu penses, le patron qui est un youtre fini n'a pas perdu son temps à réfléchir : il m'a saqué de suite. Au moins il l'a cru. Moi, ça ne faisait pas ma balle, je l'ai conduit aux prud'hommes, et

à son grand désespoir, il a été obligé de me cracher une semaine entière, dont quatre jours à rien foutre. Il en était malade : de m'aboutier 47 fr. et dix sous pour trois jours.

Et fallait voir leurs frasques : c'était le fils qui préparait son revolver, le montrant à l'atelier et disant qu'il saurait s'en servir.

— Tiens, tiens, il est gentil ce fiston de singe, il promet d'emboîter le pas à papa : déjà le rigolot dans les pattes pour tirer à la cible sur ses ouvriers..., mais, continue l'ami :

— Hof, quèque tu veux, père Peinard, fallait bien qu'il fasse un peu son malin. C'est le caissier qui était mouche : il tirait des plans de longueur pour me faire signer un papier, de sorte qu'ensuite j'aurais été dans le dos. Oh! mais on ne me l'a fait pas, j'ai les pieds nikelés.

Sans m'épater, le dimanche matin j'allai voir s'ils étaient prêts à me payer; s'ils n'avaient pas voulu, j'aurais recommencé une semaine. Du coup, ils n'y ont plus fait : ils ont été chercher un sergot pour témoigner qu'ils me payaient.

— Ça devait être tordant, le ficard servant de chandelle, pendant qu'on t'éclairait... Mais, dis-moi, dans cette boîte, on vend à credo, il doit s'y en passer de belles?

— N'en parlons pas! D'abord tu le sais, quel que soit le système de vente à credo, que ce soit chez Crespin ou dans une autre caverne, c'est toujours kif-kif : pour une bricole de vingt francs, le populo crache soixante balles.

— Aussi, nom de dieu, les abonnés ont raison de poser des lapins à ces boîtes, une fois qu'on leur a livré la marchandise!

— Comme tu dis, père Peinard, mais c'est pas si commode que ça en a l'air. Ainsi dans la boîte où j'étais, y a des brigades d'employés qui ne font que fouiner dans la vie des gas qui s'abonnent, ils remontent jusqu'à dix ans!... C'est des mouchards, quoi.

Et, sais-tu ce qui arrive? Ces empaillés-là se sont tellement faits à la mouchardise qu'ils se mouchardent entre eux.

Faut voir, quand les clients s'amènent. Y a des scènes espatrouillantes; tandis qu'il ne s'agit que de faire voir la marchandise, ça va. Pour la livrer, c'est une autre paire de manches, y a toujours des prétextes... Et les bonnes femmes s'emportent, réclament leur argent versé, qu'on ne veut pas leur rendre, ça va sans dire.

Mes youtres sont agonisés de sottises, mais ils s'en foutent, ça glisse sur eux : ils tiennent le bon bout et ils ne le lâchent pas.

Sur ce, père Peinard, je te la serre et je me tire-botte, vu qu'il me faut aller dégouter de l'embauche.





LES COLIGNONS DE L'URBAINE

La nouvelle que j'annonçais, la semaine dernière, de la fin de la grève, était un coup monté par les grosses légumes de la Compagnie.

C'était faux, archi-faux, nom de dieu !

A preuve que toute cette semaine, la grève continue dare dare.

Le jean-foutre Lamonta, le gros patron des colignons, pleure comme un veau qu'on veut le ruiner.

Les conseillers cipaux sachant que les cochers c'est des électeurs leur ont fait des mamours et ont cherché à rapapilloter les grévistes avec leurs singes.

Y a rien eu de fait, mille dieu ! Lamonta n'a rien voulu entendre : on l'avait convoqué à la Volière municipale, au lieu d'y venir il a envoyé une longue babillarde oussqu'il serine toujours les mêmes balivernes.

Il ne veut pas de la moyenne à 15 balles par jour, et gueule que la guimbarde et le canasson lui coûtent plus que ça d'entretien.

Mais, grosse charogne, tant mieux ! Moi je trouve que les colignons ne sont pas assez exigeants. Saisis bien mon raisonnement : ils devraient demander une moyenne assez basse pour que toi et les autres feignasses, actionnaires ou grosses légumes, vous ne puissiez pas avoir un radis de gratte.

Du coup, pige ce qui arriverait : comme tu le rengaines ce serait la ruine ! Mais rien que pour les gros pleins de soupe. Les turbineurs eux y trouveraient leur profit et ils s'en porteraient bougrement mieux.

Quand au bourgeois, assez douillard pour se faire roulotter en sapin, il n'y verrait que du feu.

Jusqu'au jour ou les camaros des autres métiers se foutraient eux aussi à ruiner leurs singes, et à bûcher pour leur propre compte.

Mince de rigolade, alors !

Au lieu de richards, c'est des bons bougres en balade que les colignons trimbalerai-

DANS LES ARDENNES

A Charleville, la grève de chez Deville et Paillette va cahin-caha.

A Nouzon, y a des tas de pauvres bougres qui pâtissent de celle de la Cachette. L'emmerdant c'est qu'il y a de la neige, aussi, nom de dieu, c'est une vraie trotte à s'appuyer que d'aller en Belgique pour passer en fraude une ou deux livres de café, histoire de ne pas mourir de faim.

Turellement, les douaniers surveillent bougrement les pauvres gas. Toujours la guerre aux ouvriers, mille tonnerres ! En effet, ces mêmes douaniers si rossés envers les prolos laissent passer en les saluant bien bas des gros bourgeois qui s'en re-

viennent de Belgique en carriole, les poches farcies de cigares, de perlot et autres bricoles.

Puisque j'en suis sur Nouzon que je jaspine une triste histoire : dans le baigne de clouterie, Sappel, Legeai et Riche, dont le patron est membre du comité de diffusion du torche-cul *La Croix*, y eut une grève au 1^{er} mai dernier.

La grève échoua. Y eut des foireux. Si bien qu'au bout de deux mois, un ouvrier de trente-cinq ans, avec six gosses à faire tortorer, s'en va trouver le secrétaire de la chambre syndicale, lui demandant s'il pouvait reprendre le turbin.

Le secrétaire l'engage à ne pas y aller, lui promettant que la Syndicale lui donnerait un coup d'épaule.

Ne voyant rien venir de la Syndicale, le pauvre gas s'en retourne chez son ancien patron. Le salaud l'envoie paître, et, non content de ça, il donne son nom aux autres patrons, de sorte que, partout, le prolo trouvait visage de bois.

Lâché de partout, vous voyez d'ici ce qui est arrivé ! Après avoir enduré la faim, lui et sa famille, il vient de mourir la semaine dernière, — et, y a pas, nom de dieu, c'est de famine !

Hein, dans un patelin où quasiment tous les conseillers cipaux se disent socialos, et sont membres de groupes d'études sociales, c'est rudement pitoyable !

Leur socialisme est d'un mouche dégueulasse ! Car enfin, c'est de la couille que de se résigner à tourner de l'œil à l'âge de trente-cinq ans, en pleine force, sans même avoir l'idée d'aller trouver le singe et lui faire payer sa mistoufle.

Et maintenant, que vont devenir les six gosses et la ménagère qui sont tous au pieu, plus ou moins malades, et qui ont tout juste bouffé douze livres de pain en huit jours ?

Là-dessus, les canards bourgeois gueulent qu'il faut organiser des comités de secours aux indigents. Sacrés taupes ! Comme si l'ouvrier à trente-cinq ans doit vivre en tendant la main et en s'avilissant pour demander l'aumône.

Y a pas, foutre ! « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », dit le proverbe, pourquoi donc qu'il a des préjugés ?

On est sur terre pour y vivre le mieux possible ; si le populo se foutait à réquisitionner chez les richards, ça serait un flambeau plus chouette que les comités de secours aux indigents.

DÉGOUTATION !

Cette vieille gaupe de république, plus maquillée que dix-huit catins, veut décidément faire la pige en cochonneries à tous les gouvernements royaux qui pourrissent les patelins d'à côté.

A la veille du 1^{er} mai dernier, trois anarchos belges, Hansemme, Bastin et Langendorf avaient tenté de soulever quelques centaines de cartouches de dynamite. Le pot aux roses fut découvert ; les copains eurent la veine de s'esbigner en France.

Voilà qu'il y a quinze jours les jageurs

belges, après six mois de lamination, foulaient à chacun des gas quinze ans de travaux forcés.

Les copains se tenaient tranquilles à Liévin, dans le Pas-de-Calais, ne craignant pas d'avaros quand, pouf ! on les boucle, et on les conduit à la prison de Douai.

Ils moisissent là, attendant que les jean-foutre de la gouvernance française aient donné l'autorisation d'extradition.

Ce qu'ils ont fait est pourtant une machine politique, ils devraient donc être sacrés pour les républicains français. Y a des exemples : quand Hartmann, un bon bougre qui avait tenté de faire sauter le wagon à pourriture d'Alexandre II, fut arrêté en 1881 en plein Paris, y eut rien de fait, — on le relacha au bout de quinze jours.

De même en 1883, des irlandais qui avaient escoffié une grosse légume furent laissés en liberté.

Va-t-on changer de système parce que c'est des mineurs belges !

Faut s'attendre à tout des radicaux français qui lèchent le trouignon du tzar.

Tout de même, y a une chose qu'il faut gueuler, nom de dieu : c'est que si la France extrade les trois camaros belges, elle aura été plus dégoûtante que toutes les monarchies d'Europe.

EMMANCHEMENT DE SOCIALOS

Décidément, nom de dieu, les socialos à la manque deviennent des jean-foutre carabinés. J'ai déjà engueulé le bouffegalette Lafargue, quand au lendemain de son élection il passait des langues dans les doigts de pieds au pape.

Voici qui est plus dégueulasse : à Bordeaux, Guesde, Lafargue et autres socialos, fumistes de même trempe, viennent de tailler des bavettes en réunion publique avec la fine fleur des socialos crétins.

C'était infect, nom de dieu !

Y a quelques anarchos qui ont protesté, le copain Liard a voulu placer son grain de sel. Y a pas eu plan, sacré pêtard !

Les larbins des socialos à la manque ont braillé, comme des bourriques qu'ils sont.

Maintenant, il y a foutre pas à tortiller ! On sait à quoi s'en tenir : les socialos en question veulent bien discuter avec les ratichons, pour ce qui est d'écouter les raisons des anarchos, y a rien de fait !

Allez, sales charognes, allez à Rome, lécher le cul du pape : c'est le seul métier que vous puissiez faire désormais.

Pour ce qui est du populo, rien qu'à reluquer vos trombines, il lui prend des envies de dégueuler !

En même temps qu'avait lieu à Bordeaux la réunion entre guesdistes et ratichons.

Deux autres réunions avaient lieu à Clichy, contre les socialos crétins : l'une faite par les possibilos, l'autre par les anarchos.

Clichy, les camaros ne l'ont peut-être pas oublié est le patelin où y a trois semaines, Garnieribus et autres charognes noires fondaient un syndicat mixte. Turellement, j'ai pas besoin de vous dire que les

prolos qui sont affiliés ont eu la main forcée par les patrons.

C'est à tel point qu'à l'imprimerie Paul Dupont, on afficha la semaine dernière un avis où il était défendu aux ouvrières et ouvriers d'aller aux réunions en question.

Vive la liberté, nom de dieu !

Quoique ça y avait du populo, cré pè-tard ! Les anarchos jugeant qu'il y avait plus de riche besogne à faire tous en chœur, lâchèrent leur salle et radinèrent au Gymnase, où étaient les possibilos.

Des discours, j'en dis rien, y en a eu de très rupins.

Ce que je veux ajouter, c'est que y a pas eu de turbin inutile : après la réunion, les camaros se sont trouvés chez un bistrot à une centaine, et là entre une chopotte et une chanson, ils ont décidé de former un groupe qui ne barguignera pas avec les ratichons pourris qui se font une gueule de socialos.



WATRINADES

Bondieu, comme le temps passe !

Déjà six ans que les gueules noires de Decazeville ont estourbi un de leurs plus féroces exploités : Watrin. Le jour où le populo apprit que les mineurs avaient crevé cet ingénieur, ça fut une sacrée jubilation d'un bout du patelin à l'autre.

C'est que, y a pas, nom de dieu ! Le nerf va toujours au cœur des bons bougres. Quant on voit des camaros aller carrément de l'avant, butter leurs patrons sans dire gare, on se dit : « C'est des hommes !... » Et de partout on approuve, l'emballément s'en mêle.

Ça vient de ce que le populo sent sans trop savoir, que ce n'est qu'à force de courage qu'il fouta les richards à cul. Aussi quand une floppée de prolos, au lieu de faire une grève à la flan, y vont dare dare, on ne leur marchande pas les sympathies.

Ceci dit, en raison de l'anniversaire de la Watrinade je vas raconter aux camarouches comment s'emmancha le riche flambeau :

D'abord, qu'ils sachent que Watrin était un ingénieur de la Compagnie, bigot comme une vieille putain, et d'une roserie abominable avec les ouvriers : une vraie vache, nom de dieu !

Ainsi, voici de ses coups. En flanochant au fond de la mine il raccroche un vieux bougre :

— Eh bien, mon brave, c'est dur, ce que vous faites là ?

— M'en parlez pas, moussu ! On s'y crève... » Et le mineur profite de l'occasion pour réclamer un bout d'augmentation, car avec ses trois francs il ne peut pas joindre les bouts. Si seulement il avait dix sous de plus !... Watrin promet, il va s'en occuper.

Or, savez-vous ce qui arrive ? A la paye, le vieux bougre se trouve diminué de dix sous !

Les premiers temps, les ouvriers tout farcis de franchise, ne pouvaient pas imaginer pareille crapulerie. Tout s'expliqua quand ils apprirent que la Compagnie foutait cinq pour cent de prime à Watrin sur les rabottages de salaire.

A la paye du 24 janvier 1886 y eut tellement de réductions que les bons bougres perdirent tout à fait patience. C'est ainsi que des gas qui comptaient toucher 100 balles recevaient 38 francs !

La rage mijota pendant deux jours ; le 25, y eut de ci et de là quelques grèves partielles, le lendemain le turbin fut lâché de partout. Ça fut le grand jour, nom de dieu !

Les gueules noires s'attroupèrent devant le bureau de Watrin, lui réclamant une augmentation. Le sale birbe se croyant mariolé les menait en bateau : « J'y peux rien, qu'il rengainait, laissez-moi écrire au directeur qui est à Paris, vous aurez la réponse dans trois jours.

Turellement, les gas ne coupaient pas dans un pareil bateau. C'est tout de suite qu'ils voulaient une réponse.

A la fin, voyant qu'on le cramponnait, trop Watrin quitta sa turne et sur la demande du populo, on s'en alla à la mairie. L'ingénieur s'entra seul et s'enquilla à une fenêtre avec le maire et quelques grosses légumes, tandis que les mineurs s'attroupaient sur la grande place, bientôt noire de monde.

Y eut alors un coup très chique, ça dura toute l'après-midi.

« Nommez des délégués... » que disaient aux mineurs les types de la mairie.

« Non pas, foutre ! que rebiffaient les gas, pas besoin de délégués. On se souvient du passé : ou bien les délégués sont embobinés, ou bien la grève finie il sont victimes de la Compagnie... Pas de délégués !... »

— Mais, on peut pas s'entendre avec vous tous ?

— Si, si ! Ce qu'on veut est d'ailleurs bien simple... » Et de faire en cinq minutes la liste de leurs revendications. Comme le maire et les autres insistaient trop, pour leur faire plaisir, une quinzaine de mineurs d'initiative s'entrèrent, c'était des délégués si on veut.

Ce que réclamait surtout le populo c'était la démission de Watrin et de son copain Blazy qui ce jour-là eut la veine de se fourrer dans un trou de taupe.

Watrin en revenait toujours à sou boniment du matin : « Je peux pas bouger sans avoir des ordres de Paris... »

Et les mineurs de lui répondre : « On la connaît, vieux grigou ! C'est tout de suite qu'on veut un résultat. On se souvient de la grève de 1879 : Blazy nous fit poirotter 24 heures, le lendemain les troupades étaient descendus de Rodez, y avait plus mèche de rien bricoler... »

La nuit venait sans qu'il y ait rien de fait : toute la journée on avait lanterné pour des prunes. Watrin, croyant la grève dans le sac quitta la mairie pour s'en retourner à la mine.

Sur ses guêtres marchait toujours le populo.

Les bâtiments de la mine sont entourés

en certains endroits d'une grande palissade en planches, coupée de ci de là de portails.

C'est par un de ces portails que passa Watrin. Il ferma la porte au nez des mineurs, et non content, se retournant avec sa gueule de hyène : « Je suis chez moi, maintenant, et je vous emmerde... »

Mille dieux, n'en fallut pas plus pour faire déborder la colère ? Il n'avait pas fini, que d'une poussée la palissade était démantibulée et les gas bien à cran, cette fois, se foutaient à ses trouses.

Pris de peur, Watrin s'enquilla dans la première porte qu'il trouva ; il referma la lourde, chercha à se cacher, mais y avait pas de trou, alors il monta au premier. Il y était à peine, que la porte du bas était brisée et que, quatre à quatre, grimpaient les mineurs.

Nom de dieu, le compte du salop fut vite réglé ! Il reçut d'abord un coup de gourdin sur la hure. Ensuite, vingt mains l'agrippèrent et le balancèrent par la fenêtre, sans même se donner la peine de l'ouvrir.

En bas, tout le populo de Decazeville, entassé, attendait son ennemi. Quand il fut tombé, comme il n'était pas tout à fait crevé, c'est à qui lui foutrait un gnon... Les femmes surtout s'obstinaient.

Tous, tous ! auraient voulu foutre au Watrin un coup de talon sur le museau. Tous piétinaient sur place, enfonçant leurs godillots dans la terre... A cent cinquante mètres de l'endroit où était sa carcasse, le populo piétinait en cadence, la rage dans les jambes !

Que les jean-foutre ne viennent pas débogiller que c'était là de la sauvagerie.

« Messieurs les richards, désarmez les premiers ! Cessez d'être des tigres ; cessez d'assassiner le pauvre monde, et on cessera de vous crever... »

Je n'ajouterai que quelques réflexions : commel'avaient prévu les mineurs, les troupades radinaient le lendemain. Quoique ça, la Compagnie, la trouille au ventre fit toutes les concessions qu'on exigea... quitte à se rattraper plus tard, — ce qu'elle n'a pas manqué de faire, nom de dieu !

Ce qui prouve que si les watrinades ont du bon, elles pourraient être meilleures. Pour ça faudrait qu'elles soient complètes.

Autrement dit, qu'il y ait une série !

COUPS DE TRANCHET

Echange de beignes. — Mince de chabanais, mardi, à l'Aquarium. Les bouffegalette se sont fottu des pains sur la hure de riche façon.

C'est arrivé à cause qu'on accuse Constans le Massacreur d'un tas d'horreurs : d'avoir violé une petite fille, d'être un grinche à la hauteur et aussi un chourenneur qu'il ne fait pas bon rencontrer dans la forêt de quat'zieux.

Pour ne pas avoir à s'expliquer, le jean-foutre a envoyé deux ou trois marrons à Laur, un bouffegalette boulangeard, qui a empoché tout et dit : « merci ! »

Du coup, bouzan sur toute la ligne : en plus des engueulades qui dégoulaient comme vache qui pisse, c'était à qui érabouillera le nez à son voisin.

Et dire que ces bourriques-là débinent le populo, et traitent nos réunions de tumultueuses ! Ils ont rien de l'astuce.

La révolte de Xérès. — Les nouvelles d'Espagne sont longues à venir. Pour aujourd'hui, tout ce que je puis dire de neuf aux camaros, c'est que les grosses légumes auraient, paraît-il l'intention de condamner à mort et d'exécuter sommairement une vingtaine de prisonniers.

Dans la Angleterre. — Y a une petite charogne royale qui vient de crever.

C'était un merle pourri qui en pinçait bougrement plus pour la terre jaune que pour la terre sainte.

Mais c'est pas de ça que je veux jaspiner, pouah ! Je m'en bouche les narines.

C'est d'autre chose, nom de dieu ! L'autre semaine, sous prétexte de complot, on a paumé à Londres une demi-douzaine d'anarchos.

Dans le tas, y a des Français, entre autres le copain Cail, de Nantes.

La Angleterre a une réputation bougrement surfaite. Vous verrez, mille tonnerres, que les juges de la vieille guenon Victoria saleront ferme les camaros.

LA MORT DE VIARD

C'est le cas de le redire nom de dieu : « les meilleurs s'en vont ! »

Le pauvre vieux et si bon copain Viard, a cassé sa pipe dans la nuit de samedi à dimanche. Il n'a guère été malade qu'une dizaine de jours, d'une fièvre cérébrale.

Tous ses amis ont été bougrement épatés de ça. Viard était un colosse et n'avait que cinquante-six ans : on ne s'attendait pas à celle-là.

Une perte bien dure pour le populo, cré pétard ! Celui-là nous avait jamais trahi. Et il n'avait pas plus marchandé sa peau que sa galette pour foutre à cul les gouvernants et les richards. Aussi, il était chouettelement gobé de tous ceux qui, sincèrement, veulent le bonheur du pauvre monde.

C'est seulement un peu avant le 31 octobre 1870 que Viard vint au mouvement révolutionnaire. Jusque-là, et sous l'empire, il ne s'était occupé que de fabriquer et de vendre du vernis, vivant joyeusement, brassant les affaires.... Ça n'empêchait pas les sentiments ; on le vit quand rapliqua le moment : Y avait en lui l'étoffe d'un vrai fiston du populo.

C'est à la Corderie, un jour, sous le siège, qu'on le vit pour la première fois. Il déboula comme un terre-neuve, et, tout de suite, de sa grosse voix, il gueula franchement contre les richards, les accapareurs et les traîtres. Ça sortait tellement nature qu'il fut vite l'ami de tous.

Depuis, il s'en est donné du tourment pour la Sociale ! Ce qu'il a rendu de servi-

ces aux aminches et au populo, ça serait trop long à dire ici.

Avant le 18 mars, en homme pratique, il poussa à la fédération des bataillons de la garde nationale : au 18 mars, les bataillons firent la révolution.

Viard fut du Comité central, ensuite de la Commune. Comme tel, il fut délégué aux subsistances, kif-kif ministre du commerce.

Il s'agissait d'approvisionner Paris de tout. C'était pas de la petite bière. Eh bien, nom de dieu, on manqua de rien ! Quand les marchands de bœufs de la Villette faisaient de la rouspétance, il les collait au clou, avec menace de les coller au mur s'ils n'exécutaient pas les marchés, — d'autant plus qu'il les payait en beaux billets de mille.

Il fit de la riche besogne, nom de dieu ! Combien peu de ceux qui s'étaient foutus des galons sur toutes les coutures peuvent en dire autant ?

Jusqu'à la fin, il fut d'attaque. Et dans la proscription, à Londres, ils sont des milliers ceux qu'il aida. Ce n'était foutre pas un égoïste, ayant de l'ambition, comme la plupart des autres qui sont passés gouvernementaux ou boulangeards. Viard était resté avec les jeunes : les anarchos.

Son enterrement a été la preuve de ce que je dégoise. Y avait de tous les partis, et jusqu'à des clients à lui : des bourgeois qui l'estimaient pour sa franchise.

Ceux qui manquaient, c'est ses anciens copains de la Commune qui sont devenus conseillers cipaux ou députés : de ceux-là, pas un, nom de dieu !

Des vieux de 71, à part les simples bons bougres, y avait guère que Mortier, Champy, Martelet, Maljournal, Frankel, Constant Martin et quelques autres.

Hein, c'est dire qu'il en manquait des tas ! Que voulez-vous, ceux qui n'ont de quinquets que pour l'assiette au beurre auraient eu honte de venir dire adieu, à un vieux camaros, resté simplement avec le populo.

Turellement, c'était les anarchos qui étaient plus en nombre. En tout, on était pour le moins deux mille, à suivre le pauvre camaros.

Au cimetière de Saint-Ouen y a eu une demi-douzaine de discours.

Ensuite on s'en est retourné chacun de son côté. Pour rentrer dans Paris y a eu diverses bandes de copains ; y en a une qui trouvant les bureaux du *Père Peinard* sur sa route y a poussé une petite visite. Turellement, que tout le long, les camaros chantaient de chouettes chansons.

Arrivés à la piôle où est l'administration, la bande qui était au moins d'une centaine s'est enquillée dans la cour. Il est rentré des copains dans la boîte, tant qu'il en a tenu, les autres sont restés forcément sous la fenêtre. Et alors tous en chœur y se sont foutus à chanter le *Père Peinard*.

C'était d'un rupin, achevé !

Ça n'a pas été fini là. Les copains sont ressortis et ont continué jusqu'au centre

de Paris à chanter un tas de riches machines. Le malheur c'est qu'arrivés rue Cadet quelques sergots ont profité de ce que deux camaros étaient un peu à l'écart pour les agricher....

Très chouettes, ces machines dans les rues, ça fait plus de propagande que les réunions, faudrait voir d'en user souvent.

LE PÈRE PEINARD

EN PROVINCE

LAVAUDERIES

Charleville. — « Calomnions, calomnions, il en restera toujours quelque chose!... » c'est ce que rangaient les jésuites, c'est aussi la maxime des birbes du groupe l'*Etincelle*.

Les parigots ne savent pas ce qu'est ce groupe : c'est une petite collection d'ambitieux qui font du bruit comme qui dirait des mouches dans une bouteille. Ils braillent bien haut que c'est eux qui dirigent le populo des Ardennes.

Pour les aider dans cette belle besogne, y a à Paris le groupe Ardennais, qui paraît grand parce qu'on ne le voit pas de près. Autrement mince de désillusion qu'on aurait ! Ils sont là dedans quelques bougres ayant de la conviction, je le veux bien, mais qui se figurent être des petits papes.

Les pauvres ! Ils sont six, et ils ne peuvent même pas se foutre d'accord. Oh, ça n'a foutre pas d'importance, vu qu'ils ne s'occupent que de couillonnades. Ainsi y a quelques semaines ils discutaient leur règlement, — ça vous épate, les camaros ? c'est pourtant vrai les types aiment à être réglés, comme les papiers à musique.

Eh bien, ils ont passé plus d'une soirée à s'engueuler pour un article du fameux règlement : un le voulait blanc, l'autre gris.

Nom de dieu, laissons là le groupe ardennais de Paris, quitte à repiquer au truc à une prochaine occase. J'en viens illico aux nouvelles salopises des birbes de l'*Etincelle*.

Quand les beaux messieurs ont vu qu'une trifouillée de bons bougres, formaient le groupe anarcho des *Sans-Patrie*, ils ont cassé du sucre, débinant le plus qu'ils pouvaient.

C'est ainsi qu'ils gueulent partout que le groupe est un ramassis de repris de justice.

Ben oui, y en a nom de dieu ! Et puis, quoi ? Ils n'ont pas honte pour ça, foutre non. Ils portent la tête haute, comme des révoltés qu'ils sont. S'ils ne s'en font pas une gloriole, c'est parce qu'il n'y a pas à se glorifier d'être un révolté.

Vraiment, mille bombes, faut pas être socialo pour deux liards, de reprocher à un bon bougre d'être un repris de justice. Car enfin, quoi qu'est un socialo ? C'est un gas qui a saisi par les cheveux que la Société actuelle est une fabrique de crimes. S'il y a des types qui font du mal à leurs voisins, c'est la faute à elle seule, car les mêmes individus foutus dans une société ou tout s'emmancherait logiquement seraient de chouettes zigues.

Donc, en admettant qu'un socialo ait encore le ciboulot un peu encrassé, il doit plaindre les repris de justice et ne pas leur foutre la pierre.

Mais, y a pire, nom de dieu ! Les repris de justice en question n'ont pas toujours été anarchos. Avant d'être du groupe des *Sans-Patrie*, ils étaient avec les possibiles. Pas besoin de dire que les birbes du groupe l'*Etincelle* ne déblatéraient pas à ce moment-là. Ils n'ont commencé à dégueuler que quand ils ont été lâchés par les bons bougres qui ne voulaient plus être pareils aux moutons de Panurge, qui suivent sans savoir, et qui se foutent à l'eau parce qu'on y en a foutu un des leurs.

Hein, c'est gentil ça ? Oh, la bande à Lavaud sait calomnier ! Y a mieux même : les gas ont donné leur démission, ça ne faisait pas la balle de l'*Etincelle*. Les beaux messieurs, voulant faire croire qu'on les avait chassés, ont inséré dans leur *Emancipateur* cette menterie.

Ohé, les copains des Ardennes, un mot : laissez faire ces merles-là, et quand on viendra dire à l'un de vous : « T'es un repris de justice... » Répondez-lui : « C'est plus estimable d'être un repris de justice qu'un conseiller municipal, ou même un vice-président de conseillers prud'hommes. C'est plus estimable d'être ça, que d'avoir la bassesse d'aller gueuletonner avec les patrons, de s'aplatir devant eux, conservant la chèvre et le chou, tout en faisant croire aux camaros qu'on est dévoué à la Sociale... Et puis, qui vivra verra ! Quand viendra le jour du grand chambard, on verra si les beaux messieurs sont dans la rue... »

SACRÉS BOURRIQUES

Mohon. — Une grosse légume ne s'enquille jamais dans une place que pour y vivre aux dépens des ouvriers.

Ainsi, à la Compagnie de l'Est y a une société de consommation ; un sacré birbe, sous-chef d'ateliers en était président : Pourquoi ? » que va dire cet autre, « Eh bien, mais, parce qu'il était sous-chef... »

On comprend qu'étant le maître à l'atelier, le jour où la fantaisie lui a pris d'être gros bonnet de la Société, il l'a été. Turellement, il a fait de la gratte : il a tant avalé de pruneaux, de chocolat, plus une quinzaine de mille balles de la belle gallette au populo qu'il a été foutu à la porte.

Un vrai Gargantua, ce jean-foutre ! Il aurait bouloché tous les membres de la Société.

Et rossard, et injuste, avec ça ! Il n'est d'ailleurs pas le seul, nom de dieu.

Au bagne, un contre-coup, grand comme un pot à tabac, et aussi vilain que Foutriquet, lui donne un riche coup de main.

Reluquez, les aminches, un échantillon de la rosserie de ce merle, qui dirige la menuiserie : y a quelques jours, un copain se blessa en faisant un turbin. Le contre-coup imagine de nommer une commission, et un bout de bois dans les pattes l'ouvrier est obligé de démontrer comment il s'y est pris pour se moucher.

Le contre-coup prétendait que c'était en faisant une perruque, c'est-à-dire en bricolant un travail personnel que le compagnon s'était blessé.

Tout ça pour faire passer à l'as la petite indemnité de paye qui lui revenait.

Faut-il être bourrique, hein !

LES FOURNEAUX ÉCONOMIQUES

L'Arbresle. — Y a une saloperie qui prend bougrement de l'extension, autant à l'Arbresle qu'ailleurs : c'est la machine des fourneaux économiques.

Bon truc pour les patrons, nom de dieu ! Avec ce flambeau là y a plus besoin de donner des journées à peu près aux ouvriers ; aussi les salaires s'abaissent terriblement.

Y a pas à tortiller les pauvres bougres sont forcés d'aller au fourneau économique que les patrons viennent de monter, d'accord avec les curés. Les singes répondent de la dépense de leurs ouvriers, ce qui revient à dire que les prolos qui y vont y laissent toutes leurs plumes, — et le tour est joué !

En plus des ouvriers qui radissent au fourneau économique, y a les mendigots auxquels maintenant beaucoup de commerçants donnent des bons de soupe ou d'autre chose, au lieu des ronds qu'ils aboulaient auparavant.

Enfin, nom de dieu, ces sales charognes emploient tous les trucs pour que le populo bouffe leurs ragougnasses : « Comme ça, qu'ils se disent, nous le tenons par la gueule. »

C'est ainsi que la directrice des postes pistonne ses facteurs qui ne sont pas en ménage pour qu'ils aillent vivre là ; le chef de gare en fait autant de son côté ; au gaz c'est presque kif-kif.

Tout ça, mille tonnerres, c'est bougrement dégoûtant ! C'est chouette ment n'importe comment pour qu'on n'ait plus une minute à soi ; les exploiters nous ayant mis une ficelle à chaque patte, un clapet à la bouche et au cul, un hameçon à la langue, on est forcé de faire leurs quatre volontés, on ne songe même plus à se rebiffer.

Nom de dieu, si on se laissait empaumer on s'avachirait comme des tourtes !

TOUS PUTASSIERS

Saint-Nazaire. — Chair à canon, chair à turbin, chair à plaisir ! C'est notre vie à nous autres prolos. C'est triste à dire, nom de dieu, mais c'est comme ça.

Les patrons, de même que les garde-chiourmes des usines se payent les fillettes du populo quand elles sont jeunes et gentilles. Chacun sait ça. Un nouvel exemple, nom de dieu :

Un des chefs du service d'exploitation d'une grande compagnie de Saint-Nazaire, putassier comme quatre, reluque y a pas longtemps une gironde fillette. Son père et son frangin turbinant dans les ateliers de la Compagnie, le sale bougre se dit, « ça sera simple comme un bonjour. »

Illico, il écrit à la jeunesse d'avoir à se rendre à son bureau, lui fixant le jour et la date. Ce jour-là, y eut rien de fait, la petite ne se dérangea pas.

Quelques jours après, on congédiait la moitié des ouvriers. Le gros salaud profita de l'occasion et écrivit une nouvelle babillarde disant à la fillette que si elle ne canait pas, son père et son frère seraient débauchés.

C'était la mistoufle, nom de dieu ! Alors elle s'exécuta.

Combien qu'il y en a qui se sont trouvés dans de si tristes situations ?

Je crois foutre bien que si toutes les fillettes qui ont été victimes des exploiters foutaient chacune à serrer le ki-ki à leur chacun, il ne resterait guère de cette racaille.

ÇA SE MIJOTE

Le Mans. — Il vient d'y avoir une élection dans le canton le plus ouvrier du patelin.

Ce qu'on a lavé le ciboulot aux candidats. C'était un vrai beurre, nom de dieu !

Y a eu deux réunions ; à la première, de tous les coins, le populo gueulait aux candidats : « Vous n'avez jamais rien foutu... vous ne foutrez jamais rien... » A la seconde, un chouette zigue, le copain Boudier a jaspiné contre le vote, si bien que de partout on gueulait vive l'abstention, vive l'anarchie !

Le résultat est pas trop mouche : Y a eu un premier tour et une resucée de ballottage. Ni un coup ni l'autre, sur 6.355 inscrits, y a eu plus de 2.138 votards.

Juste les deux tiers qui se sont torchés du papier électoral. C'est pas trop mouche !

LETTRE OUVERTE

du groupe communiste-anarchiste les *SANS-PATRIE*, de Charleville-Mézières, au compagnon Sébastien Faure.

Compagnon,

A plusieurs reprises nous avons discuté, entre membres du groupe, sur l'utilité d'une tournée de conférences anarchistes dans le département des Ardennes, et à notre dernière réunion il a été décidé qu'il serait fait tout le nécessaire pour que cette tournée s'organise et qu'elle porte tous ses fruits.

A partir d'aujourd'hui une souscription est ouverte dans les colonnes du *Père Peinard*, pour permettre à un compagnon anarchiste de nous rendre visite et de porter la parole anarchiste là où nous croyons qu'elle sera accueillie.

Nous espérons que les souscripteurs ne nous manqueront pas et que beaucoup de travailleurs nous aideront dans la tâche entreprise.

L'orateur qui se rendra dans notre région ne se trouvera pas en pays étranger.

Ici, l'idée anarchiste, préconisée depuis quelques mois à peine par des ouvriers du pays, a déjà groupé de nombreux adeptes et compte de fervents et convaincus propagateurs.

C'est dire que, quel que soit le camarade qui répondra à notre appel, bien des sympathies l'attendent et bien des encouragements, des preuves de solidarité aussi.

Sera-ce vous, compagnon Faure ? Nous l'espérons.

Trop pauvres, au groupe des *Sans-Patrie*, pour vous adresser, en une seule fois, l'argent nécessaire pour un voyage dans les Ardennes et tous les frais de propagande ; nous vous adresserons, par petites sommes, avec les meilleurs souhaits des camarades, leur modeste obole, qui, se répétant, deviendra somme assez forte pour permettre aux anarchistes ardennais d'aller applaudir l'orateur qui y viendrait préconiser les théories anarchistes, et d'entendre acclamer le compagnon qui s'en ferait le porte-parole.

Nous savons que vous êtes lié par des engagements que votre meilleure volonté ne peut rompre.

Nous savons que votre présence est réclamée partout ; que tous les camarades, désireux de vous entendre, vous attendent avec impatience ; cependant, nous osons espérer que, lecture faite de notre lettre, vous n'hésitez pas à accomplir le nécessaire pour nous être agréable.

Nous prions les groupes et compagnons du Midi et d'ailleurs à qui vous avez donné cette parole, de n'être point trop accaparés et de nous abandonner pour une tournée de quel-

ques semaines leur sympathique et dévoué orateur.

Ceci à charge de revanche. Nous ne serons point égoïstes et déclarons qu'à notre tour nous ne resterons point indifférents à l'appel de camarades à qui notre concours pourrait être utile.

Que vos amis vous laissent libre, et venez nous voir.

Avec vous nous parcourrons les centres ouvriers de la si industrielle vallée de la Meuse, Sedan, Charleville, Nouzon, Revin, Fumay.

Il y a urgence.

Nos adversaires politiques, nos adversaires économiques s'avouent presque vaincus par nos luttes incessantes et la division règne dans le camp des socialistes, pour qui la monopolisation par l'Etat de toutes les branches de l'activité humaine et l'enrégimentement des travailleurs sous la bannière du quatrième Etat est un rêve paradisiaque, le dernier mot de l'Idéal.

La zizanie s'étend partout; les groupes fondés, avec beaucoup de peine, reconnaissons-le en passant, par les possibilistes se disloquent et bientôt les vingt mille travailleurs des Ardennes groupés sous les statuts et règlements d'une Fédération ni socialiste ni révolutionnaire, se partageront en deux armées dont l'une, composée de ceux qui aiment à piétiner sur place, à n'agir que sur l'injonction de ses chefs, ira aux syndicats mixtes, aux coopératives de consommation et à la participation aux bénéfices et dont l'autre, vient à l'Anarchie.

C'est dire qu'il est nécessaire que nous frappions un grand coup. Disons aux travailleurs des villes et des campagnes ce qu'est l'Anarchie et demain 15,000 d'entre eux viendront renforcer nos rangs.

Le mécontentement règne chez les révolutionnaires des Ardennes. Profitons-en et sachons prouver aux travailleurs ardennais, que les chefs du possibilisme lui ont fait faire fausse route tout en lui assurant qu'ils le conduisaient à son émancipation.

Nous sommes convaincus que le compagnon Sébastien Faure comprendra en lisant ces quelques lignes, la situation qui nous est faite par les menées et les trahisons successives des « berneurs » et des « dupeurs » et qu'il s'empressera de mettre le concours de sa parole autorisée et si éloquente à la disposition des anarchistes de Charleville, heureux de profiter de la circonstance pour lui adresser leurs meilleurs salutations révolutionnaires.

Vive l'Emancipation de tous par l'Anarchie.

LES SANS-PATRIE,
De Charleville.

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— Les groupes anarchistes, *les Libertaires* et *la Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Groupe l'Emancipation réunion tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

— Beaucoup de camarades ont répondu à l'appel des initiateurs du *Conscrit*. Ceux qui

n'ont pas encore répondu au premier appel sont priés de se hâter, pour qu'on puisse être fixés sur le chiffre du tirage; le temps presse, le journal devant être prêt le 28 janvier.

Les camarades qui voudraient y collaborer sont priés d'envoyer la copie au plus vite, et surtout sans signer.

Ne pas oublier que c'est 3 fr. le cent à titre de propagande.

Adresser tout ce qui concerne le *Conscrit* au compagnon Charveron, 7, rue Ernestine, à Paris.

— *Les Camarades de Province* sont prévenus qu'indépendamment du journal le *Conscrit*, nous tenons des affiches intitulées : *La grève des Conscrits* à leur disposition, moyennant la somme de cinq francs par cent ou 0,10 centimes l'affiche.

On est prié d'envoyer les demandes dans le plus bref délai (nous n'avons pas besoin d'insister sur les considérants qui nous font dire « dans le plus bref délai »), à l'adresse de Raoul Rodach, bibliothécaire, 58, rue Greneta, à Paris.

Besançon. — Les camarades, lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*, sont informés que le groupe anarchiste bisontin se réunit tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, au café du Caveau, 10, rue des Chambrettes, salle réservée.

— Le groupe anarchiste bisontin prie les groupes de la région de bien vouloir envoyer leur adresse en vue d'organiser des conférences dans la région.

Ecrire aux compagnons Reuge, rue de Vigner, 6, à Besançon.

Dijon. — L'*Endehors*, groupe d'études anarchiste, réunion tous les samedis, de huit heures à onze heures du soir, salle réservée, rue des Godrans, café de l'Industrie, 13.

Les lecteurs de la *Révolution* et du *Père Peinard* y sont invités. L'entrée est libre. Avis à tous ceux qui veulent leur émancipation intégrale. Des journaux et des brochures sont à la disposition des assistants.

Lyon. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris, 85, rue de Bonnel. En vente aussi les brochures de S. Faure, la *Révolution*, le *Pot à Colle*, l'*Endehors*.

Le copain porte à domicile.

— **Appel à la Jeunesse.** — Camarades, le temps presse, beaucoup d'entre nous vont être appelés sous les drapeaux.

Ne vous semble-t-il pas que le moment est venu de nous concerter pour les mesures à prendre contre cette iniquité que l'on appelle l'impôt du sang ?

Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps de faire entendre aux dirigeants d'énergiques protestations que nous avons au fond du cœur, contre ces lois monstrueuses, qui nous poussent prolétaires inconscients, les uns contre les autres, qui nous prenant à la fleur de l'âge, nous arrachent à nos familles, à nos affections, à nos occupations, et à nos devoirs d'hommes libres, pour nous enfermer dans ces écoles d'abrutissement et de corruption, ces bagnes que l'on appelle casernes ?

Qui nous mettant, de force, les armes à la main, nous expose à nous trouver un jour devant nos frères les prolétaires, que nous devons fusiller ou égorger pour la défense d'intérêts qui ne sont pas les nôtres; mais bien ceux de nos exploités.

Si oui, camarades, franchement, loyalement, nous vous appelons et nous discuterons ensemble les meilleurs moyens à employer pour nous soustraire à cet esclavage misérable et honteux, qui pendant les meilleurs années de notre vie, fait de nous les séides d'un pouvoir

injuste et tyrannique, qu'il est grand temps de jeter bas.

En conséquence, les groupes de la jeunesse anarchiste fait un pressant appel à tous ceux qui, partageant ces idées sont décidés à les manifester de la façon la plus énergique qu'il leur sera possible, à l'occasion du tirage au sort.

Nota. — Réunion tous le dimanche, de la jeunesse anarchiste, à deux heures après-midi, chez Marcelin, avenue de Saxe, 105.

Charleville. — Les travailleurs ardennais désireux de participer à la venue d'un conférencier anarchiste dans les Ardennes, sont informés qu'une souscription est ouverte à cet effet.

Le groupe communiste anarchiste les *Sans-Patrie* de Charleville, ayant l'intention de fonder une bibliothèque anarchiste, fait appel au concours de tous les amis de l'idée, pour lui faciliter la tâche. Cette bibliothèque étant la propriété de tous sera mise à la disposition de tous, moyennant une légère redevance qui servira à l'acquisition de nouveaux ouvrages.

Adresser les fonds pour les conférences et la bibliothèque au *Père Peinard*, à Paris, ou au compagnon Thomassin, 10, rue Colette, à Mézières.

— Dimanche, 25 janvier, à cinq heures du soir, réunion des *Sans-Patrie* au local convenu. Ordre du jour : Causeries par deux compagnons du groupe : *Collectivisme et Anarchie, Légalité et Révolution*. Les camarades détenteurs de listes de souscription au profit des mouleurs en grève, de la fonderie Deville et Paillette sont priés de les apporter.

Urgence.

— Les compagnons de Reims et de Couvin, sont priés d'entrer en relations avec le groupe les *Sans-Patrie*.

Clichy-la-Garenne. — A la suite des réunions du dimanche 17 janvier, initiative a été prise de former un groupe à Clichy. Appel est fait à tous les travailleurs qui ne veulent pas se laisser pourrir par le socialisme chrétien.

La première réunion aura lieu le lundi 25 janvier, à huit heures et demie du soir, salle Balesdent, place de la Mairie, 5, rue Ville-neuve.

La Revanche des Mineurs. — Groupe de Spring Valery, Illinois, tous les deuxième et quatrième lundi du mois, réunion à sept heures du soir, chez M. Jacobs, salon Allemand.

Les groupes qui voudraient entrer en correspondance, écrire au compagnon Brault Jean, à Spring Valley, Box 437. Bureau C. O. Illinois — Etats-Unis.

Verviers. — Dimanche, 24 janvier, réunion de tous les compagnons, après la conférence chez Toussaint Ravette, rue de la Montagne, 42.

Le compagnon Sébastien Faure avertit les groupes et camarades avec lesquels il correspond qu'il quittera Lyon le 20 courant. Lui écrire, *poste restante* : du 22 au 20 courant, à Romans (Drôme); du 29 janvier au 4 février, à Beaucaire (Gard); ensuite, à Marseille.

Saintes. — Le compagnon Léon Brion fait savoir à ses camarades que sa compagne vient de mourir. Son adresse est toujours rue Arc-de-Triomphe, 7, à Saintes.

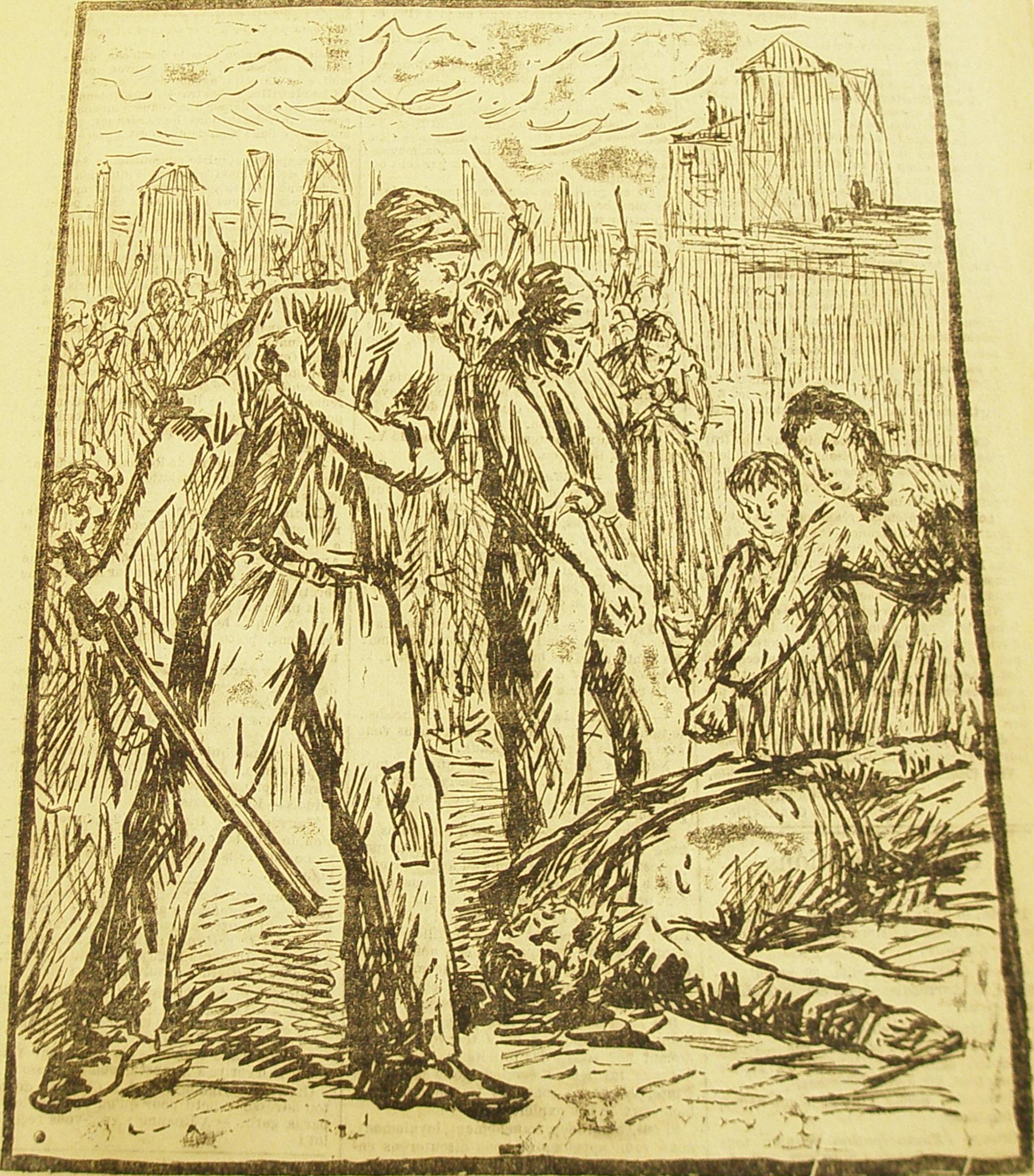
Le camarade Joffrin à la Roche-sur-Yon, est prié d'écrire à Auguste, même adresse.

Groupe d'Avignon à M., à la Charité : donne ton adresse exacte pour qu'on t'envoie le lot par la gare. — A Roanne; Avez-vous reçu le lot ?

L'Imprimeur-Gérant : J. DEJOUX

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

LE 26 JANVIER 1886 A DECAZEVILLE



L'EXÉCUTION DE WATRIN